

L'Abbeille.

9me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

9me Année

VOL. IX.

PETIT SEMINAIRE DE QUÉBEC, 20 DÉCEMBRE 1860.

No. 9.

CHARLES - AUGUSTE - LEOPOLD
PARDRIAU.

II.

(Suite.)

La conversation suivante qui eut lieu un jour entre lui et sa mère, en fait assez foi : "Mon Léopold, lui disait-elle, avec une intention secrète de l'éprouver, lorsque tu seras grand et que tu seras devenu savant, tu ne feras aucun cas de nous. Peut-être même que tu en rougirais." En entendant ces paroles, le visage de l'enfant s'empourpra d'une subite rougeur, et il répondit avec vivacité : "Oh! maman peux-tu bien avoir des idées semblables? Non, il n'y a que ceux qui font leurs classes à moitié qui peuvent ainsi oublier leurs parents; mais quand on les fait tout entières et pour tout de bon, on pense et on agit bien différemment." Et il ajoutait : "J'ai entendu raconter l'histoire d'un évêque qui était fils d'un charron comme moi, et qui, pour honorer la mémoire de son père, conservait dans sa chambre une roue faite par lui : Eh bien! sans doute je ne serai jamais évêque; mais si je suis jamais quelque chose, n'importe quoi, je veux que papa me fasse une roue, avec le plus de perfection possible, et ce précieux souvenir ne me quittera jamais." Il y a, dans cette touchante anecdote, toute une révélation de la droiture et de la noblesse qui ensent distingué la carrière de Léopold en ce monde et eussent fait la règle invariable en même temps que le plus bel honneur de sa vie.

Il ne touchait qu'à peine à sa onzième année, lorsqu'il fut jugé digne de faire sa première communion et de recevoir le Dieu qui vient à cet âge, on y reposant pour la première fois, prendre possession du cœur de l'homme, au débat des années décisives de la jeunesse qui renferment et préparent tout l'avenir. Il faut suivre encore, à travers ses lettres, les admirables sentiments avec lesquels Léopold vit approcher ce grand acte de sa vie et le redoublement de ferveur par lequel il s'y disposa. Pendant les mois qui le précédèrent, ce fut le sujet unique et continu de ses pensées, l'objet de ses aspirations les plus ardentes, le motif qui dominait les moindres de ses actions : "Priez

bien pour moi, écriit-il sans cesse à ses parents, et demandez à Dieu la grâce que je fasse une bonne première communion." Ce n'est pas tout : si empressé pour lui-même d'attirer sur le plus beau jour de sa vie de nombreuses prières et d'abondantes bénédictions, il n'oublie pas non plus qu'il y a, loin de lui, des âmes chères à la sienne, prévenues de la même faveur et souviées comme elle au banquet eucharistique. "Je sais, continue-t-il, qu'à Vennecy il y a des enfants qui se préparent à la première communion; je pense bien à eux dans mes prières. Demandez-leur aussi qu'ils se souviennent de moi."

Une préoccupation attristait pourtant Léopold, au milieu de cet empressement si vif avec lequel il vit approcher le jour de sa première communion. Il avait conçu la sainte ambition d'être comme le chef et le guide de cette troupe innocente qui allait pour la première fois s'approcher du Sauveur, et songeant qu'au petit séminaire cet honneur lui serait peut-être vivement disputé, il regrettait presque de n'être plus au village, où la concurrence de ses anciens condisciples eût été moins redoutable. L'événement lui rendit meilleure justice qu'il ne se la rendait à lui-même : au catéchisme de semaine, comme à l'examen, il surpassa tous ses condisciples par sa piété et ses réponses, et cette éminente angélique mérita de s'approcher la première de la table des anges, le jour de la fête de l'Ascension, 5 mai 1853.

Les extraits empruntés à la correspondance de Léopold n'ont dévoilé que le cœur affectueux et reconnaissant, l'âme aimante et pieuse; ils n'ont qu'à peine laissé paraître l'esprit distingué. Et pourtant, il ne cesse de se révéler dans chacune de ses pages, écrites le plus souvent à la hâte, naïf et intime épanchement d'un enfant dans le cœur de ses maîtres et de ses amis. Il y a beaucoup de ces lettres qui ne sont pas moins remarquables par la pensée et le sentiment que par l'expression et le style : une simplicité charmante, une exquise délicatesse, je ne sais quel tour vif et gracieux, un parfum de candeur qui s'en exhale à toutes les lignes, tels sont les caractères principaux de cette correspondance, un des plus pré-

cieux et des plus attachants souvenirs que Léopold nous ait laissés. Une lettre est un miroir où se reflètent toutes les facultés d'un homme. C'est est vrai surtout des lettres d'un enfant, qui, écrivant sans art et sans sollicitude, découvre malgré lui à ceux qui le lisent toutes les aptitudes et tous les germes naissants de son esprit. La nature si ouverte et si expansive de Léopold devait, moins que toute autre, échapper à cette loi. Aussi voyons-nous se trahir à tout propos dans ses lettres les dons remarquables dont il était doué, une imagination pure et prompte, la correction et la limpidité d'un style déjà ferme et élégant, une sensibilité vive et tendre, et jusqu'à cette teinte de tristesse qu'il portait dans les yeux et sur le front.

D'ailleurs, les précieuses qualités de son intelligence se manifestaient de plus en plus tous les jours, à mesure qu'il avançait dans ses études et commençait à toucher le seuil de son éducation littéraire. Il ne devait pas ressembler à ces élèves qui, après avoir d'abord jeté quelque éclat dans leurs premières études, démentent ensuite tout à coup les espérances qu'ils avaient fait concevoir. Au contraire, sa supériorité qui sembla s'affermir et distancer davantage ses rivaux au commencement de ses humanités, démontra que, dans son esprit, la solidité ne nuisait en rien au brillant et à la richesse. Déjà, les professeurs des classes les plus élevées voyaient et aimaient en lui leur plus belle espérance. Chaque année, il revenait à Vennecy chargé de presque toutes les couronnes de la classe; mais sa modestie était toujours la même, et ne succombait pas sous ce poids de gloire. Au milieu de tous les éloges dont il était l'objet, il semblait s'ignorer lui-même, et, s'il arrivait à sa mère de le vanter en sa présence, il ne savait que rougir, baisser les yeux et l'arrêter par ces simples paroles : "Maman, il ne faut point parler de moi comme cela."

A cette époque, Léopold, qui était l'orgueil de sa mère par ses couronnes, faisait aussi sa joie par sa bonne mine et la vigueur de son tempérament. Jamais enfant, plus que lui, n'avait été exempt de ces maladies diverses qui compromettent